



LA CHUTE DES FEUILLES

Feuille à feuille envolés au souffle de l'automne
Les feuillages jaunis ont jonché le sentier,
Et la pluie est venue, épaisse et monotone,
Couvrant d'un réseau gris le pays tout entier.

Les taillis dépouillées pleurent sur l'herbe humide
Sous la brise inclinant leurs branchages noirs :
Dans les prés inondés le ruisseau plus rapide
Roule à grand bruit ses flots que la pluie a grossis.

Puis voici qu'un vent froid a traversé l'espace,
La terre a tressailli sous un premier frisson,
Dans une vapeur bleue au loin le mont s'efface,
Et l'oiseau se rassemble aux fourrés du buisson.

Le soleil, ce matin, a transpercé les nues ;
Le brouillard de la nuit s'évapore dans l'air
Et se suspend en perles aux branches pointues
En gouttes de cristal où tremble un rayon clair.

De grands nuages blancs voguent dans l'azur pâle ;
Leur ombre errante glisse en courant sur le sol,
Et l'on voit auprès d'eux passer par intervalle
Des oiseaux voyageurs qui filent à plein vol.

Dressant sur le coteau leurs cimes élargies,
Les arbres des forêts brillent à l'horizon,
Et le soleil plus doux sur les feuilles rougies
Comme un baiser d'adieu pose un dernier rayon.

La campagne aujourd'hui de tristesse est voilée ;
Par ses pleurs embellie elle séduit eneor ;
Beauté qui va mourir, ta langueur désolée
Attendrit, comme au soir, le son lointain du cor.

O silence des bois, calme des solitudes,
Paix auguste des champs si bienfaisante au cœur ;
Oubliant sa misère ou ses sollicitudes,
L'homme en ces jours surtout ressent votre douceur.

O charme pénétrant de ce dernier sourire,
Mystérieux attrait épanoui dans l'air :
La nature jamais n'a sur nous plus d'empire
Qu'avant de s'endormir dans la nuit de l'hiver.

Le monde intérieur où l'âme se replie
Mêle ensemble et confond le passé, l'avenir,
Et l'intérêt, ému, plein de mélancolie,
Qui s'attache toujours à ce qui va finir.

La terre est épuisée et l'âme se sent lasse,
Et dans ce deuil profond, il s'élève une voix
L'existence de l'homme est éphémère et passe
Comme les feuilles des champs et les feuilles des bois.

Mais Dieu nous a bénis comme il bénit la terre :
Les champs rajeuniront sous un soleil plus beau,
Et l'âme, après la mort, redoutable mystère,
Pour monter vers le ciel s'échappe du tombeau.

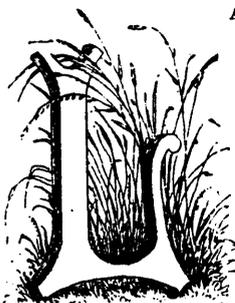
Nos œuvres germeront dans la vie éternelle :
Comme le laboureur, en retournant son champ,
Jette dans son sillon la semence nouvelle,
Semois donc le bon grain devant nous, en marchant.

GASTON DAVID.

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Première partie.—II. Poésie dramatique



A Tragédie et la Comédie en France datent du siècle de Louis XIV ; jusqu'à cette époque des acteurs que ni la raison ni les convenances littéraires ne guidaient dans leurs productions allaient de village en village, de ville en ville, improvisant des scènes tour à tour bouffonnes et terrifiantes ; c'était alors, comme le disait si justement Racine *le chaos du poème dramatique*. Ça et là, cependant, on sentait de sérieux efforts vers la perfection et vers l'idéal, mais la langue française n'était pas encore

assez puissante et assez riche. Malherbe, Vaugelas, Voiture, Balzac et autres comprirent ce défaut de correction et dès lors s'efforcèrent de lui donner la force, la grâce et la clarté.

Mairet fut le premier qui fit apparaître sur la scène une pièce bien conduite et bien écrite. Rotrou et Tristan l'Hermitte le secondèrent puissamment et Pierre Corneille vint pour les surpasser tous par l'éclat de son génie et la grandeur de ses tragédies.

Le XVII^e siècle a produit dans le genre tragique un nombre infini d'auteurs, mais Corneille, Racine et Molière résumant toute la gloire de la poésie dramatique de ce temps. Un seul de ces trois poètes aurait suffi pour illustrer un règne et le rendre à jamais immortel.

Parmi les poètes qui ont montré véritablement du talent au théâtre, nous citerons Mairet, Rotrou, Tristan l'Hermitte, l'abbé de Brueys, Desmarets de Saint-Sorlin, Scarron, Dufresny, Dancourt, LaFosse, Quinault Thomas Corneille, et Regnard.

MAIRET.—Mairet naquit à Besançon en 1604. Gentilhomme du duc de Montmorency, il soutint, avec succès, contre le prince de Soubise, chef huguenot, deux grandes batailles pour le compte de son illustre maître. S'étant passionné du théâtre, il fit représenter en 1629 sa tragédie *Sophonisbe* qui fut la première pièce ayant de la régularité et de la correction et présentant l'observance fidèle de la règle des trois unités. Mairet que des talents auraient pu conduire au premier rang des poètes tragiques, fut jaloux de l'éclatant succès que remporta *le Cid* de Corneille, et après quelques épigrammes de part et d'autre, se retira du théâtre à l'âge de trente-trois ans et vécut dans la retraite. Il mourut en 1686. Les pièces de Mairet, en général, prêchent contre les bonnes mœurs, mais son principal titre de gloire est d'avoir fait le premier de véritables tragédies que Corneille imitera pour surpasser.

ROTROU.—Jean Rotrou, né à Dreux en 1609, se livra de bonne heure au théâtre et dès l'âge de dix-neuf ans remporta de grands succès. Sa meilleure production est *Venceslas*, tiré de l'espagnol, qui parut deux ans après *le Cid*. Ses comédies et ses tragédies se chiffrent au nombre considérable de trente-sept. Il mourut en 1650, victime de son devoir de magistrat, dans une épidémie qui éclata à Dreux.

Rotrou avait un génie véritablement tragique ; ses sentiments sont nobles et élevés, ses vers admirables, ses pensées énergiques, mais une absence de correction complète dépare ces pièces dont quelques-unes méritent les éloges de Racine lui-même.

Le succès de *le Cid* ne l'aigrit point ; au contraire, il se rapprocha de Corneille et se fit même son disciple.

Il eut l'honneur d'être, avec Mairet, le créateur de la scène française.

TRISTAN L'HERMITE.—Tristan l'Hermitte, qui comptait parmi ses aïeux le célèbre Pierre l'Hermitte, le prédicateur de la 1^{ère} Croisade, naquit à Soulières en 1601. Cet auteur qui mena une vie des plus agitées et qui fut toujours pauvre au point que, si l'on en croit Boileau, *il passait l'été sans linge et l'hiver sans manteau*, produisit un grand nombre de tragédies et de comédies. Seule parmi celles-ci, *Marianne* mérita un succès prodigieux et fut jouée pendant cent ans ; cette pièce excellente eut la gloire avec la *Sophonisbe* de Mairet et *le Cid* de Corneille de "rendre possible l'épanouissement de la tragédie française au XVII^e siècle."

Il mourut dans la misère, en 1655.

L'ABBÉ DE BRUEYS.—Augustin-David de Brueys vit le jour à Aix, en 1640, et fut élevé dans la religion protestante. Marié fort jeune, il se livra au barreau et soutint alors, comme huguenot, une vigoureuse polémique contre Bossuet ; devenu veuf, de Brueys fut converti au catholicisme par l'illustre évêque de Meaux, qu'il avait tant combattu et se fit prêtre.

Aidé de son ami Palaprat, il fit paraître sur la

scène les célèbres pièces de l'*Avocat Patelin* et du *Grondeur* où, à chaque ligne, à chaque mot, brille l'esprit français, ce *sel gaulois* qui charme et qui déride. On a de Brueys, outre ces deux jolies pièces, une paraphrase de l'*Art poétique d'Horace*, une *Histoire du fanatisme de notre temps*, les comédies du *Muet*, des *Empiriques*, du *Sot toujours sot*, dix volumes de controverse, etc.

Cet écrivain mourut en 1686.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN.—Desmarets de Saint Sorlin naquit en 1595 et mourut en 1655. Cet auteur fit beaucoup de tragédies et même un poème épique, complètement oublié de nos jours. Sa charmante comédie des *Visionnaires* obtint de nombreux applaudissements. Molière, qui disait : "Je prends mon bien partout où je le trouve," prit dans cette pièce l'idée première de ses *Précieuses ridicules* et de ses *Femmes savantes*.

Il fut un des premiers membres de l'Académie française.

SCARRON.—Paul Scarron naquit à Paris en 1610, d'une famille illustre dans la magistrature. Contraint par son père d'embrasser l'état ecclésiastique, il ne put cependant contenir ses passions, et, malgré son titre d'abbé, vécut d'une manière licencieuse. A vingt-sept ans, une partie de plaisir lui enleva subitement *ses jambes qui avaient bien dansé, ses mains qui avaient su peindre et jouer du luth*.

Quelques années après, il obtint la main de Mlle d'Aubigné, célèbre dans l'histoire sous le nom de madame de Maintenon. Au contrat, le notaire demanda au futur ce que la future apportait : "Deux grands yeux mutins, un très beau corsage, une paire de belles mains et beaucoup d'esprit."

Malgré ses infirmités nombreuses, Scarron avait une conversation enjouée et pleine de charme ; tous les beaux esprits du temps se donnaient rendez-vous dans sa demeure.

On a de cet auteur : le *Roman comique*, le *Virgile travesti*, des *Lettres*, des *Odes*, des *Chansons*, des *Épîtres*, des *Nouvelles*, deux comédies, *Jodelet* et *Don Japhet*, etc.

Il mourut en 1680, et on grava sur son tombeau cette curieuse épitaphe, composée par lui-même :

Celui qui cy maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit,
Garde bien que tu ne l'éveille ;
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille !

Le *Virgile travesti* et le *Roman comique* ont encore de nos jours une grande renommée ; ces deux poèmes représentent ce qu'il y a de plus parfait dans le genre burlesque. La comédie *Jodelet* ou le *Maître valet* eut, pendant quinze ans, une vogue considérable ; Molière et Racine, qui lui trouvaient de grandes qualités, l'étudièrent avec profit.

Scarron, quoique trivial parfois, possède dans tous ses écrits une gaieté franche, une imagination vive, un esprit tour à tour enjoué et sarcastique (*).

Pierre Bidard

(* Nous ne pouvons nous empêcher de reproduire ici le portrait étrange et comique que Scarron fait de sa personne. "Lecteur, j'ai trente-huit ans passés, comme tu vois au dos de ma chaise ; si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite ; la maladie l'a raccourci d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps décharné, des cheveux assez forts pour ne porter point perruque ; j'en ai beaucoup de blancs en dépit du proverbe ; j'ai la vue assez bonne quoique les yeux gros ; je les ai bleus ; j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté où je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise, mes dents, autrefois perles carrées, seront bientôt de couleur d'ardoise, et j'en ai perdu une et demie du côté gauche et deux et demie du côté droit, et deux un peu égruguées. Mes jambes et mes cuisses ont fait d'abord un angle obtus et puis un angle égal, et enfin un aigu ; mes cuisses et mon corps en font un autre et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras ; enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis fait."